

quantité. Que nous serions riches si nous avions autant d'aptitudes pour les affaires que nous en avons pour les beaux-arts ! Il faut pourtant plus d'intelligence pour peindre un beau tableau que pour empiler des gros sous !

* *

C'est dans les journaux anglais, ordinairement les plus sympathiques au gouvernement républicain, qu'il faut chercher l'impression véritable produite par les tristes scènes du mois dernier.

Le correspondant parisien du *Times* est obligé d'avouer que l'on récolte ce qu'on a semé : il dit les premières conséquences de ces agitations inquiétantes :

« Depuis douze ans, on a prêché des doctrines faites pour surexciter les imaginations. Les démagogues n'ont reculé devant aucune flatterie pour obtenir la faveur de la foule. Ministres et hommes politiques n'ont jamais dit qu'une émeute met un terme à la prospérité, et que la suppression de la prospérité des patrons a pour conséquence la misère des ouvriers ; ils ne leur disent pas que depuis cinq ou six jours la moitié des étrangers se sont éloignés de Paris, et qu'il y a à Rome, en ce moment, beaucoup d'Américains qui étaient sur le point de partir pour Paris et qui ont écrit pour contre-mander les appartements qu'ils avaient loués. Personne n'ose dire courageusement la vérité à cette foule surexcitée ; elle n'a pas un véritable ami, elle n'a que des flatteurs pires que des ennemis. »

Pour lui dire la vérité, il faudrait avouer qu'on a été incapable et impolitique. C'est à quoi on ne se résoudra jamais. Il est plus commode de se rejeter la faute réciproquement.

« Rien, je le répète, n'est plus écœurant que de lire dans les journaux les humiliantes dénonciations de groupe à groupe, de parti à parti, accusations stupides sous lesquelles on cherche à dissimuler l'incapacité de ces faux amis du peuple qui savent bien flatter ses passions, exciter ses appétits et dénoncer ses ennemis, mais qui ne l'aiment pas assez sincèrement pour inspirer confiance et porter remède à ses maux. Quoi qu'il en soit, la faiblesse d'un côté, la surexcitation de l'autre, ont ramené ces jours funestes où Pétion consultait tous les matins le baromètre pour voir s'il y aurait émeute ou non ; et quand en France on entre dans une période de ce genre, personne ne sait quand ni comment on en sortira. »

DÉPART DU CONSUL DE FRANCE

M. de Sesmaisons, consul de France, et madame la comtesse de Sesmaisons, se sont embarqués à New-York, le 4 courant, à bord de l'*Amérique*, à destination du Havre.

L'absence de M. le consul-général de France ne durera que deux mois, et elle n'a aucun caractère officiel.

M. Duchatel remplira la charge de consul dans l'interval.

En réponse aux souhaits de bon voyage de la Société Française de Montréal, M. le comte a promis d'envoyer à la colonie française de notre ville un drapeau donné par le président de la République.

Les dépêches suivantes ont été échangées entre la Société Française de Montréal et le consul-général à l'occasion du départ de ce dernier pour l'Europe :

Montréal, 3 avril 1883.

A monsieur le comte de Sesmaisons, consul-général de France au Canada, aux soins de M. Lefèvre, consul-général de France à New-York.

Les Français de Montréal, dans leur réunion générale, ont voté à l'unanimité de vous faire parvenir, au moment de votre départ pour notre cher pays, leurs souhaits de bon voyage et prochain retour.

Pour les Français de Montréal,
Le délégué,

PAUL PRÉVILLE.

New-York, 3 avril 1883.

A Monsieur Paul Prévile,
Montréal.

Je vous prie de remercier en mon nom les Français de Montréal pour leurs souhaits. Je suis profondément touché de ce témoignage de sympathie que je n'oublierai jamais. J'espère les remercier de vive voix dans quelques mois.

(Signé.)

Comte de SESMAISONS.

LE SOUS-LIEUTENANT CHARTRAND

Nous sommes heureux de recevoir la nouvelle de la nomination au grade de sous-lieutenant dans l'armée française, d'un de nos compatriotes et concitoyens, M. J. Chartrand, ex-capitaine au 65^e bataillon de Montréal.

M. Chartrand est entré dans la légion étrangère il y a environ six ans, et a servi en Afrique pendant plusieurs années, après lesquelles il obtint ses lettres de naturalisation française.

Il passa immédiatement comme élève officier à l'école militaire de Saint-Maxen et il a obtenu l'épaulette de sous-lieutenant aux zouaves, au commencement du mois de mars dernier.

DE MONTRÉAL A LOURDES

I

INTRODUCTION

Nous allons donner le récit d'un pèlerinage de Montréal à Lourdes, qui nous paraît intéressant dans un moment où se préparent plusieurs excursions ; nous le ferons précéder de quelques détails sur les apparitions qui ont donné lieu à ces immenses concours qui rappellent les siècles de foi.

Il ne faut pas oublier que c'est en 1830, et à Paris, que Marie a fait d'abord connaître cette médaille miraculeuse destinée à répandre la dévotion à l'Immaculée Conception. En 1854, le Souverain Pontife Pie IX l'a proclamée solennellement, et enfin, quatre ans après, en 1858, Marie a daigné se manifester, et alors, prenant elle-même le nom glorieux que l'Eglise venait de lui donner : *Je suis l'Immaculée Conception*, elle a confirmé ce titre, elle l'a sanctionné. Il est important de connaître les circonstances de cette manifestation glorieuse quand on va vénérer les lieux saints que Marie a choisis elle-même pour donner au monde un nouveau témoignage de sa tendresse.

Nous ne dirons rien qui ne soit appuyé sur les assertions du beau livre de M. Lasserre, qui a rencontré un si grand succès, que depuis 1869 jusqu'à présent, il a dû donner plus de 200 éditions de son livre et fournir près d'un million d'exemplaires. Dans la première année seulement il était arrivé à la 30^e édition.

ENFANCE DE BERNADETTE

Vers la fin de l'année 1857, François Soubirous, ouvrier menuisier, vint établir sa demeure dans une pauvre maison de la rue des Petits Fossés, à Lourdes au pied du château et près de l'église. Il travaillait dans un moulin voisin. La famille se composait de deux garçons et deux filles.

Ces artisans, dénués des biens de la terre, avaient les dons de la foi, de la probité, de la piété. Ils étaient donc de cette condition des pauvres que le monde peut méconnaître, mais que Dieu aime, qu'il a choisis pour compagnons de sa vie mortelle, auxquels il a donné les premières dignités de son Eglise naissante, et auxquels d'ailleurs "il rapporte tout, car il n'accorde le ciel aux riches qu'autant qu'ils auront été les bienfaiteurs des indigents." Enfin, n'est-ce pas encore parmi eux que de nos jours il a choisis plus d'une fois ses confidentes et les instruments de sa volonté, prenant ainsi "ce qui est faible pour confondre ce qui est puissant."

L'aînée des enfants se nommait Bernadette. Elle avait toujours été malade ; ses parents, croyant que l'air de la campagne lui serait avantageux, l'avaient placée chez un fermier des environs à qui ils payaient pour pension cinq francs par mois.

En cette demeure retirée, l'enfant s'éleva dans la candeur et la simplicité. En fait de prières, elle ne connaissait que le chapelet, mais soit par la recommandation de sa mère, soit par le mouvement de l'Esprit saint, elle le récitait sans cesse.

Loin du bruit, toujours dans la prière, l'esprit du monde n'avait pas terni la pureté de son cœur, "elle était comme ces lacs solitaires perdus dans les montagnes et où se mirent en silence toutes les splendeurs du ciel. *Heureux les cœurs purs*, dit l'Evangile, *ils verront Dieu.*"

II

BERNADETTE A LA GROTTTE

11 février 1858.

Bernadette ayant déjà 14 ans, et n'ayant pas fait sa première communion, fut rappelée à la maison paternelle pour se préparer à ce grand acte de la religion. Les bonnes sœurs de Nevers, qui avaient l'école de Lourdes, se chargèrent de son instruction.

Le jeudi gras, 11 février 1858, la ville inaugurait cette semaine de réjouissances profanes qui précèdent les austérités du carême. Presque partout se préparaient de joyeuses réunions et, pendant ce temps, les Soubirous n'avaient pas même de bois pour faire cuire leur maigre dîner.

"Allez ramasser du bois," dit la mère à ses enfants, et elle les envoya à l'endroit près de la ville que l'on appelle les roches massabiellées et qui appartenait à la Commune.

La mère prit soin que Bernadette, qui était toujours chétive et qui souffrait alors d'un rhume, fut bien chaussée et enveloppée de ce grand capuchon, comme il y en a dans toutes les familles des Pyrénées. Il y en a de noirs, de rouges et de blancs ; celui de Bernadette était blanc, doublé de rouge et bordé de velours noir.

Bernadette, si malade et si frêle qu'elle fut pour son âge, avait quelque chose de distingué dans son extérieur. Un grand front, des yeux d'une pureté angélique, un teint pâle et mat comme dans les vieux portraits de la sainte Vierge, une physionomie douce et intelligente qui en imposait malgré son air de simplicité et ses haillons. Enfin, dit son historien, "elle avait

ce qu'il y a de plus rare et de plus grand dans le monde, la majesté de l'innocence."

Les enfants arrivés près des roches massabiellées prirent leurs sabots à la main pour traverser le torrent qui coule au pied de la montagne ; mais Bernadette hésitait à passer nu-pieds comme eux, enfin elle commença à défaire sa chaussure. Il était midi, et l'*Angelus* devait sonner en ce moment à toutes les cloches des villages environnants. Bernadette se mit à genoux et récita l'*Angelus*. Quel contraste en ce moment entre ceux qui, dans Lourdes, allaient se livrer au plaisir, et cette jeune fille sans nul souci des jouissances de ce monde et qui ne songe qu'à prier.

C'est alors que Bernadette entendit comme le bruit d'un coup de vent et ce qui l'étonna c'est que les arbres restaient immobiles ; un second coup se fit entendre et comme Bernadette levait les yeux vers le rocher pour voir si les arbres étaient agités, qu'elle fut sa surprise en apercevant dans une ouverture de la grotte, et au sein d'une clarté extraordinaire, une femme d'une incomparable splendeur.

L'enfant était toute saisie, elle n'en pouvait croire ses yeux, elle aurait pu penser à un rêve, mais elle voyait distinctement près d'elle ses compagnes occupées à ramasser le bois.

Bernadette tremblante, pleine d'émotion, voulut avorter ses compagnes ; elle poussa un cri qui s'étouffa dans sa gorge ; elle voulut se signer avec son chapelet, elle n'eût pas la force de lever la main et s'affaissa sur ses genoux ployés. Mais Marie regardait Bernadette avec un si doux sourire qu'elle calma toutes ses craintes, et d'un geste grave, qui semblait une bénédiction, elle fit le signe de la croix que Bernadette put répéter aussitôt en contemplant toute ravie la vision merveilleuse. La Dame paraissait d'une taille moyenne, jeune, dans les grâces de la 20^e année et semblait réunir en elle toutes les beautés de la vie humaine : la candeur de l'enfant ; la pureté de la vierge ; la tendresse de la mère : "d'ailleurs qui peut décrire ces splendeurs, allons-nous essayer, avec les lampes de la terre, d'éclairer les astres du ciel ?"

Bernadette récitait le chapelet jusqu'à ce que la vision disparut. Alors surprise de la tranquillité de ses compagnes : "Eh quoi ! dit-elle, n'avez-vous rien vu ?" "Non," répondirent les jeunes filles. "Alors je n'ai rien à vous dire." Mais comme en revenant les enfants l'interrogeaient avec instance sur le sens de ses paroles, elle raconta sa vision que les enfants répétaient en rentrant à leur mère. Or, tout l'effet de ce premier récit fut que la mère, peu confiante dans le merveilleux, défendit à sa fille de répéter un seul mot de ce qu'elle avait dit, elle n'y voyait qu'illusion et imagination.

Les jours suivants Bernadette, poussée par un attrait intérieur, retourna à la grotte. Elle vit de nouveau l'apparition qui lui demanda formellement de revenir pendant quinze jours de suite, ce que Bernadette promit avec bonheur. Et dès lors elle commença à revenir chaque jour et les visions continuèrent.

III

NOUVELLES APPARITIONS

Pendant ce temps la ville avait connu la merveille. Les petites compagnes de Bernadette avaient parlé. Bientôt on vit accourir une foule nombreuse, elle augmentait chaque jour. Dès le matin la multitude se réunissait. Chacun arrivait aussitôt que possible afin d'être bien placé et ensuite attendait patiemment le moment où Bernadette venait avec sa mère ou quelqu'une de ses compagnes. Devant l'enfant la foule s'écartait silencieusement. Bernadette avait un air si humble qu'il semblait qu'elle fut tout à fait étrangère à l'émotion de la multitude. Elle se mettait en prières sans s'apercevoir que les regards étaient fixés sur elle, puis à un certain moment son visage s'illuminait, son attitude exprimait encore plus vivement le sentiment de la prière, ses regards semblaient refléter un spectacle merveilleux ; enfin son expression devenait telle que toute la foule en était pénétrée et se répétait à voix contenue : "Elle voit la sainte Vierge ; elle la voit." Ensuite Bernadette reprenait son attitude ordinaire et tout le monde comprenait que la vision Céleste avait disparu.

"Son front, dit M. Lasserre, devenait rayonnant. Le visage pâlisait, tous les traits montaient comme pour se tourner vers l'objet de la contemplation. La bouche était béante, les yeux fixes, mais le visage rayonnait de bonheur, de pureté et de beauté."

Bernadette avait alors un reflet si éclatant de la beauté qu'elle contemplait, que tout le monde pensait la voir par réverbération sur le visage de l'enfant. Cette pauvre petite paysanne si vulgaire à l'état habituel semblait n'être plus de ce monde. "C'était l'ange de l'innocence laissant la terre et tombant en adoration au moment où il entr'ouvre les portes éternelles et où il aperçoit le Paradis."

Néanmoins malgré l'empressement des fidèles, le clergé crut devoir user de prudence pour ne pas paraître encourager une croyance que l'autorité n'avait pas encore examinée. Mgr Laurence, évêque du diocèse, défendit à ses prêtres de paraître à la grotte. M. Peyramale, le vénérable curé de Lourdes, suspendit son